Document generated on 06/03/2025 11:30 a.m.

Vie des arts

Vie des arts

Le nouveau Musée de Tel-Aviv

René de Solier

Number 65, Winter 1971–1972

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57947ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

de Solier, R. (1971). Le nouveau Musée de Tel-Aviv. *Vie des arts*, (65), 64–64.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

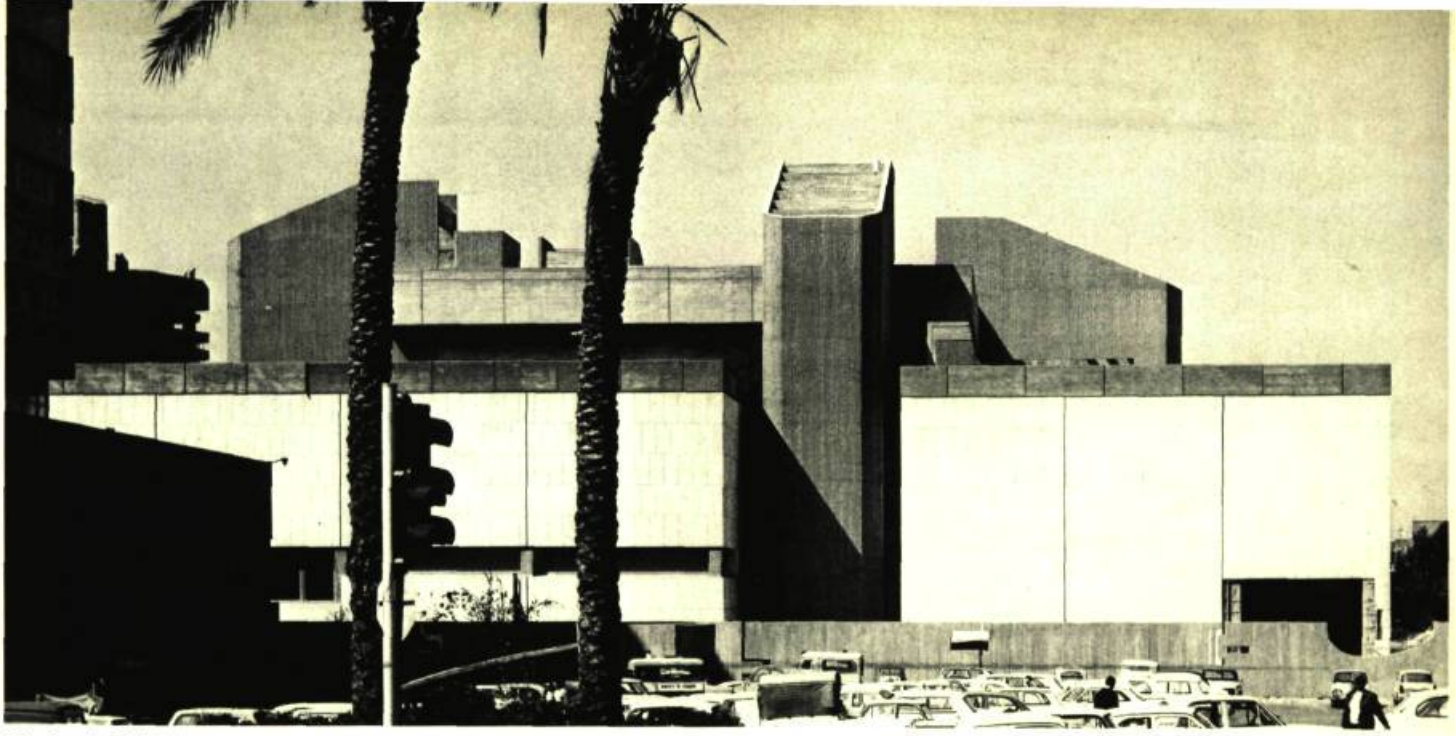
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Musée de Tel-Aviv
Architectes Itzhak Yashar et Dan Eitan
(Phot. Ran Erde, Tel-Aviv)

LES MUSÉES

LE NOUVEAU MUSÉE DE TEL-AVIV

L'apparition d'un nouveau musée est un événement; on devine, on sait ce qu'il en coûte. Dans le monde, ces édifices sont plutôt rares, et, en Europe, on se souvient, le mot n'est pas excessif, de ces chefs-d'œuvre fonctionnels: Le Havre, à l'instigation de Reynold Arnoud (maintenant au Grand-Palais, seul musée moderne de Paris), Berlin. L'Amérique n'a plus le monopole des musées, d'ailleurs envahis, comme au Canada: depuis le déferlement de l'anti-art, dont le premier objet fut sans doute la colonisation du musée déjà existant, on peut voir au musée ce qui, somme toute, relève d'une galerie dite expérimentale ou du champ d'épandage, avec fausses machines agricoles. Quand le musée existe, celui de Tel-Aviv depuis le 19 avril 1971, ce n'est pas pour se prêter à la médiocrité. Ici, les architectes, après avoir parcouru le monde, contribuèrent à l'édification d'un **ensemble**: esplanade, musée, jardin de sculptures (et parking souterrain), bien mis en valeur dès le jour de l'inauguration, où se pressait une foule internationale, et celle de l'Israël des grands jours, malgré la guerre (on écoute la radio d'heure en heure). Miracle d'énergie et volontés gouvernementale et municipale, et celle d'un conservateur, combien énergique, au fait des difficultés, le Dr Haïm Gamzu, ayant à son actif plus d'une centaine d'expositions.

Maintenant, au centre, dans la grande salle de sculpture permettant divers circuits, Jacques Lipchitz, né en 1891, à Paris en 1909; après la guerre de nouveau en Amérique, «un de ces grands tempéraments hétérogènes», selon l'expression de Maurice Raynal, célèbre bien avant ses acrobates (1914) ou l'exploration des rochers de Ploumanach (1926). La période dite cubiste préfigure ou annonce certaines sculptures, dont **Prométhée** (Rio de Janeiro), contribue à dresser ou établir les fondements de l'un des problèmes les plus préoccupants de l'art moderne et contemporain: **sculpture et architecture.** En 1926 intervient la série des **transparents:** Lipchitz invente cette sculpture, dite transparente, dans laquelle comptent «les profils et leurs superpositions». Ce qui frappe, dans l'exposition de Tel-Aviv, vaste ensemble, c'est la façon dont les petites sculptures sont dressées non loin des murs, afin de faire venir au centre des volumes plus importants, des formes de la période «ronde». En un sens, dans cet avènement de la sculpture architecturale, Lipchitz est le chantre des mythes: **Prométhée** (1936), **Orphée** (1946), et de l'étonnante **Chimène,** l'une des sculptures les plus significatives de l'art moderne.

Tout musée se doit à l'histoire, du moins un temps, sans omettre les tapisseries; d'où l'autre exposition de maîtres français du XXe siècle: Bonnard, Picasso, Chagall et quelques ancêtres: Boudin, Renoir, Signac; autour de Soutines, très beaux, Modigliani, Juan Gris. Dans un autre secteur, une partie du fonds du musée: Archipenko, Picabia, Tanguy, Miro, Atlan,...

Selon nous la révélation intervient depuis l'exposition d'art israélien, avec Rubin (bien connu en Amérique et en Israël), Zaritsky et, parmi les plus jeunes, Géula Dagan (paysage de Jérusalem), Myriam Bat-Yosef (**Bien visé,** 1966), qui contribue à donner au post-surréalisme une nouvelle dimension. (Grande exposition à Jérusalem, dans le pavillon expérimental.) La vraie découverte est là.

Une autre exposition, l'une des six, **Art et science,** groupe des travaux difficiles à voir — dans le noir, il faut le temps de s'acclimater; travaux ayant pour base l'optique (au sens des instrumentateurs en vase clos qui proposent leurs produits non sans faconde), des phénomènes de diffraction, de phosphorescence. On s'applique à surprendre, en proposant ce qui tourne et le très coloré.

Le cabinet des estampes groupe autour d'une grande toile de Kokoschka un très beau livre illustré, **Saül et David** (1969).

Ainsi se précise le rôle du musée, défini par Haïm Gamzu comme «un lieu de rencontre et de confrontation entre les idées du passé et celles de l'avenir».

René de SOLIER